

Perspectives altéritaires dans le récit de migration

FARHADNEJAD, Abbas

Maître assistant
Université de Téhéran
(auteur responsable)
farhadnejad@ut.ac.ir E-mail:

ESFANDI, Esfandiar

Maître de conférences
Université de Téhéran
E-mail: esfandi@ut.ac.ir

HADJIBABAIE, Zahra

Doctorante
Université de Téhéran
Zhadji@ut.ac.ir E-mail:

(Date de réception: 03/08/2022 – date d’approbation: 07/09/2022)

Résumé

La littérature sur la migration, l'espace où l'autrui trouve son expression et sa signification les plus élaborées, en faisant prendre en compte l'altérité, fait naître une nouvelle dimension de la conscience. Ce travail cherche à montrer comment le récit sur la migration, au lieu de ravalier l'altérité à une simple différence, conduit vers un nouveau type de relation.

Pour y arriver, à travers une étude comparée dans le domaine de la littérature française et persane, tout en nous attardant sur la migration clandestine comme une problématique, à travers le concept de la paratopie forgé par Maingueneau nous essayons d’analyser la situation socio-culturelle dans laquelle se trouve le sujet migrant et de vérifier à quel discours ont été soumises les mises en fiction de cette question dans deux contextes culturels différents. Et grâce au concept de littérature de care appliqué sur la littérature française par Gefen nous allons montrer comment la littérature serait un moyen privilégié de former, voire de transformer les sociétés.

Mots-clés: Altérité, Discours, Littérature Sur La Migration, Migration Illégale, Regard Comparé.

L'altérité qui constitue un des enjeux les plus importants de notre siècle (Durante, 2004: 114) a trouvé une place privilégiée dans la littérature extrême contemporaine. Une rapide revue des romans récemment publiés met en lumière l'émergence des récits dont l'intrigue se concentre sur l'histoire de la vie des «individus fragiles», des «privés de parole» ou «des oubliés de l'histoire».

Parmi toutes ces publications qui permettent l'accès à l'intériorité d'autrui, ce qui attire ici notre attention ce sont les récits dont l'intrigue se concentre sur un phénomène social au niveau mondial, l'immigration. Au vu de l'intérêt et de l'actualité du sujet, nous nous proposons donc un travail comparé dans le domaine des littératures française et persane qui nous permettra de répondre à la question du discours auquel ont été soumises les mises en fiction de cette question dans deux contextes culturels totalement différents.

Parmi les nombreuses publications contemporaines, nous avons choisi les récits de voyage dans lesquels la migration clandestine est le cœur du récit. En effet, d'une part les tentatives de migration de gens à la recherche de leur Eldorado et d'autre part la fermeture des frontières ont créé le grand phénomène problématique et inquiétant de notre époque, la migration clandestine: comme notre monde dominé par le principe de la raison marchande rejette tout ce qui n'est pas avantageux, les pays d'immigration interdisent d'une manière explicite (souvent même implicite) l'entrée des étrangers qui ne remplissent pas une fonction économique, et ce par le biais de l'application de lois de restriction d'entrée. Comme le relève Agier, en réalité cette «volonté de contrôle et celle de mise à l'écart des étrangers indésirables visent une mise en ordre du monde qui crée elle-même le désordre sur ces marges.» (Agier, 2011: 103). En effet, des milliers de morts et de disparus sont le résultat de ces lois qui contraignent les personnes à recourir à des solutions de transport aléatoires et dangereuses: «Les frontières de l'Europe s'érigent en de mauves meurtrières. Elles alimentent un des enfers de Dante, et réinstallent une manière de ce Gouffre dont a parlé

Glissant. Gouffre de vies noyées, de paupières ouvertes fixes, de plages où des corps arrachés aux abysses vont affoler l'écume.» (Chamoiseau, 2017: 17). Cette situation alimentera ici notre réflexion puisque, dans ce contexte, nous pensons avec Saïd qu' «il faut oublier la littérature de l'exil et penser aux " peuples innombrables", réfugiés, sans-papiers, " sans aucune histoire digne d'être raconté.) (Saïd, 2008: 244, cité par Agier, 2011: 33).

Dans le cadre de ce travail comparé, nous nous concentrons sur le roman de l'écrivain français Laurent Gaudé, et sur celui de l'Iranien Nasser Ghalamkari, respectivement dans *Eldorado* (2006) et *Rencontre à Kuala Lumpur* (2016), qui ont pour objet «les souffrances et les préoccupations de ceux qui supportent l'injustice du monde» (Glissant, 1990: 31). *Eldorado* est constitué de treize chapitres qui entremêlent alternativement les histoires des différents protagonistes: le commandant Salvatore Piracci, gardien de la citadelle Europe, une femme migrante que le commandant a sauvée quelques années auparavant sur le *Vittoria* et deux frères soudanais Soleiman et Jamal. Quant à *La Rencontre à Kuala Lumpur*, c'est une histoire à la première personne où le personnage-narrateur, Behdâd Kiâni trader célèbre, raconte en flash-back dans son passé l'histoire de son immigration clandestine avec sa fiancée, Ghazal.

Les deux romans, représentatifs d'un périple illégal, mettent en fiction la condition paratopique des migrants. En suivant Maingueneau qui considère «le voyage comme l'une des formes les plus littérales de la condition paratopique"», (Maingueneau, 2004:111) l'on peut dire que c'est cette condition qui est le moteur de la création littéraire dans ces deux romans. Si nous partons de cette hypothèse que le traitement des conditions paratopiques des migrants par la fiction, qui est une sorte d'ouverture à l'autrui, annonce en fait que la littérature veut «faire face au monde», il est alors intéressant de voir comment ces récits essaient de définir une nouvelle forme de relation et comment le Moi et l'Autre se définissent dans cette relation.

Pour ce faire nous nous attardons d'abord sur l'univers social présent dans les deux romans pour montrer ce qui se passe en matière d'immigration

clandestine. Puis, tout en interrogeant les modalités de relations que ce type de littérature met en valeur, nous allons montrer comment la littérature devient un moyen privilégié de former, voire de transformer les sociétés.

Deux pensées majeures nourrissent cette recherche: le concept de littérature de care appliqué à la littérature française par Alexandre Gefen et le concept de la paratopie comme moteur de la création littéraire forgé par Dominique Maingueneau.

1- Ici et ailleurs: deux notions déterminantes

La conception de l'espace-temps est toujours en évolution. L'homme d'aujourd'hui dont l'existence est marquée par «un sens ténébreux de la survie» devant l'incertitude d'un temps fragmentaire est devenu un être errant: «errants sans racine fixes, nous sommes tous devenus des passants à l'âme arlequine, associant et mêlant les esprits des lieux où nous passâmes, bien ou mal.» (Westphal, 2007:66). L'homme d'aujourd'hui ne trouve sa tranquillité que dans le déplacement et son bonheur dépend de l'espace, suivant en cela Michel Foucault qui considère que l'époque actuelle serait plutôt l'époque de l'espace, tout en pensant que l'inquiétude d'aujourd'hui concerne fondamentalement l'espace, sans doute beaucoup plus que le temps. (Foucault, 2004: 3).

Le récit sur la migration qui équivaut en quelque sorte à une poétique de l'espace nous permet de mettre l'accent sur la valeur privilégiée de l'espace à notre époque: dans ce type de récits, l'intrigue est la scène de la présentation d'un Ailleurs idéalisé par le migrant qui s'oppose à l'Ici comme le pôle référentiel de l'appartenance.

Dans notre corpus, la référence spatiale qui apparaît à une place-clé des romans, dans leur titre, précise déjà la valeur déterminante de l'espace. *Eldorado*, titre du roman de Gaudé, signifie " Pays chimérique où l'on a tout en abondance, où la vie est facile." (Larousse), ce qui met en lumière l'importance du concept de l'espace dans ce roman. De même, le titre du roman persan *La Rencontre à Kuala Lumpur* est une référence directe à un espace réel.

La recherche des motivations du départ des personnages migrants de ces deux romans nous permet d'expliquer la place privilégiée de l'espace dans notre temps. *Eldorado* qui est représentatif des migrants venus des pays ruinés par «la misère et les guerres intestines» semble donner raison à Sayad qui constate dans son analyse que «dans la plupart des cas, le besoin de se déplacer qu'éprouvent les migrants semble lié à la bipolarité de notre monde.» (Sayad, 1999: 221). Ce monde bipolaire est constitué d'une part par l'idée de globalisation sous «un nouveau mode de cosmopolitisme qui en célébrant "une culture mondiale " ou " des marchés mondiaux ", passe rapidement et sélectivement d'une île de prospérité à un autre terrain de productivité technologique, évidemment moins soucieux de l'inégalité et de la paupérisation persistantes que suscite un développement aussi inégal,»(Bhabha, 2007: 15) et d'autre part par les effets délétères à long terme des colonisations à l'époque postcoloniale. C'est cette bipolarité qui donne à notre époque une valeur privilégiée à l'espace

Dans *La Rencontre à Kuala Lumpur*, c'est à travers une structure polyphonique que l'auteur a essayé de préciser les motivations de la migration chez les Iraniens. En effet, le roman ne se contente pas de nous présenter la raison du départ des personnages principaux, Behdâd et Ghazal; on entend aussi la voix des autres migrants qui sont dans leur bateau et aussi celle des Iraniens dans le camp des réfugiés en Australie. Ainsi l'intrigue juxtapose des récits de groupes sociaux différents qui ont trouvé dans la migration la meilleure manière de résoudre leurs problèmes. Ghazal, la protagoniste féminine est la représentation d'une jeune fille qui a tendance à prendre de la distance par rapport à la culture parentale: «Behdad, donne-moi aussi droit au divorce, laisse que nous soyons égaux. Que nous soyons différents de nos parents.»(Ghalamkari, 2016, p. 36).

Ainsi le besoin qu'éprouve Ghazal en tant que femme migrante est-il la fuite des traditions:

Je ne tolère pas les comportements de ma mère et de mes tantes qui

médisent toujours des autres. Elles fourrent le nez dans la vie des autres. Je n'aime pas que mon avenir soit comme elles. Jusqu'au moment où tu vis ici et y respire ces gens avec leur tempérament sont liés à toi comme une queue. (Ghalamkari, 2016: 32)

Les propos de Ghazal visent "l'altérité du dedans" et ses raisons pour partir sont plutôt culturelles, motivation commune à la plupart des femmes iraniennes migrantes. C'est ce sur quoi a mis l'accent Keyvan Arzaghi dans son roman, *Sarzamin-e Nush* (1393/2012).

De l'autre côté, le dialogue de Behdâd avec un autre migrant iranien à bord met l'accent sur le motif économique en tant que cause essentielle du départ: «Les études universitaires sont une perte de temps, tu as choisi le bon chemin, moi-même, je ne tolère pas la perte du temps, on s'est acharné à chercher pour trouver un bon travail mais notre espoir aboutit au désespoir. (...) Je n'aimais pas être comme lui. Je voudrais aller où que je puisse vivre comme un Homme. Être le maître et le valet de moi-même.» (Ghalamkari, 2016: 34)

Comme ces exemples le montrent bien, les sujets migrants ne voient la solution de leurs problèmes que dans le déplacement. Mais le fait remarquable est que la soif du départ chez les Iraniens est la plupart du temps sous l'effet de l'imitation. A ce propos les paroles du père de Behdâd sont éclairantes: «Mon père disait: tu ne t'en souviens pas, c'était à la mode, tout le monde allait au Japon. Ils y brûlaient des cadavres, et Dieu sait quelle humiliation ils supportaient. Je n'ai vu aucun d'eux réussir, la plupart d'eux s'en retournèrent et commencèrent de nouveau. Comme exemple le gendre de notre cousin. Si quelqu'un a la capacité de travail, il faut qu'il devienne quelqu'un dans son propre pays. Pourquoi devenir l'ouvrier des étrangers? Ne sois pas dans le rêve. Là, il n'y a aucune nouvelle.» Ce discours, en même temps qu'il met l'accent sur l'aspect imitatif du mouvement de migration chez les Iraniens, montre aussi un point de vue différent sur la conception de l'espace-temps. Malgré les autres personnages du roman qui

donnent le privilège à l'espace, le père de Behdâd ne voit le succès que dans le passage du temps.

Par ailleurs, le fait que les paroles des personnages soient contaminées par le discours rapporté met l'accent sur ce point que leur départ n'est pas une action consciente, il est plutôt basé sur les "on-dits" et l'imitation. Ainsi, les discours du père de Ghazal qui tente de pousser le couple à émigrer. Il ne cesse de transmettre ce qu'il a entendu et non pas ce qu'il a expérimenté et son discours est marqué par les discours rapportés:

Il avalait sa salive avec émotion et disait: quelques-uns de mes amis sont allés ainsi puis ils ont amené leur famille. C'est simple comme bonjour. Ton affaire réglée, tu es déjà un citoyen australien et tu as beaucoup d'autorité... (Ghalamkari, 2016: 32)

En effet, chez lui, tout est basé sur les "on dit" qui ont été répétés plusieurs fois:

Monsieur Djalal, le père de Ghazal a dit: l'un de nos collègues dans le bureau est allé ainsi et il a obtenu la résidence. Maintenant l'Europe est pleine de migrants mais l'Australie est plus vierge. On dit que ce n'est pas trop difficile. Là-bas c'est plus facile que d'autres pays. Mon collègue dans le bureau avait dit aux autres collègues qu'ils n'ont senti aucun malheur. Je dis que c'est la jeunesse et sa passion. Il faut être courageux tant que l'on est jeune. Au pire, on vous intercepte et vous fait retourner. Vous ne commettez aucun crime pour être condamné, vous allez à la recherche d'un lieu meilleur. (Ghalamkari, 2016: 30)

L'intéressant dans ce passage est que sa parole est cette fois basée sur ce que les autres ont entendu. En réalité, il parle en l'air et les protagonistes ont été poussés à la migration par une personne dont la parole n'a pas de validité. De cette façon, avant de partir et de découvrir, on ne sait pas à proprement parler ce qui les attend. Tout est basé sur l'attente et l'imagination.

Tout cela montre la généralisation du déplacement qui semble être la caractéristique principale de notre monde. Cette recherche de l'ailleurs apparaît comme une forme singulière de résistance de personnes résolues qui face à un monde fragmentaire et inégal sont à la recherche d'un Eldorado, un lieu parfait et complet. De cette façon, la figure du migrant pourrait être l'incarnation d'une sorte de modalité de la paratopie, à notre époque où l'altérité apparaît comme une question problématique. En effet:

La paratopie, invariante dans son principe, prend ainsi des visages toujours changeants, puisqu'elle exploite les failles qui ne cessent de s'ouvrir dans la société. Au fait, les modalités de cette paratopie varient selon les époques, les sociétés: aèdes nomades de l'Antiquité grecque, parasites protégés des grands à l'époque classique, bohèmes qui s'opposent aux "bourgeois"...par sa manière de "s'insérer" dans l'espace littéraire et la société, l'écrivain construit en effet les conditions de sa propre création (...) (Maingueneau, 2004: 72-74)

2- Le sujet migrant comme embrayeur paratopique

L'aventure migratoire de nos personnages ne se caractérise que par «l'angoisse», «l'obsession» et «la souffrance». L'intrigue des deux romans à travers une description minutieuse et vivante représente la réalité de ce type de voyage. A ce propos, les deux passages ci-dessous tirés des deux romans précisent bien les modalités du voyage.

Dans *Eldorado* la femme de *Vittoria* raconte au commandant son expérience du voyage:

Ils (les immigrants) ne tardèrent pas à être serrés les uns contre les autres. Le bateau ne semblait plus aussi vaste que lorsqu'elle était sur le quai. C'était maintenant un pont étroit piétiné par des centaines d'hommes et de femmes. Elle tenta de garder un peu de place pour son bébé mais les corps, autour d'elle, la pressaient sans cesse davantage. (Gaudé, 2006: 20)

De même, dans *Rencontre à Kuala Lumpur*, c'est Behdâd qui nous raconte ce qu'il a déjà expérimenté dans son voyage clandestin:

Je ne savais pas qu'il faut s'allonger comme un cadavre sur le sol du bateau et être serré comme un mouton contre un tas de gens plus pauvres que moi. (Ghalamkari, 2016: 30)

Bien que les personnages-immigrants aient pris différents chemins, leurs expériences et leurs conditions sont semblables. Cela met l'accent sur la dimension catastrophique de ce phénomène universel. C'est ainsi que cette situation paratopique du migrant a fait de lui un embrayeur paratopique exactement comme le chevalier qui selon Maingueneau est «un embrayeur paratopique privilégié: il est à la fois le protagoniste principal de l'histoire et ce qui en rend possible la narration. Ayant quitté la clôture rassurante d'une maison pour quérir aventure, traversant les frontières sans dire d'où il vient ni où il va, il ne peut compter que sur ses propres forces.» (Maingueneau, 2004: 104). De cette façon, la mise en scène de l'aventure migratoire prend une dimension épique et les discours sur l'immigration et sur la condition de l'immigré s'accordent sur l'aspect héroïque de ce phénomène. Au premier plan, on peut mettre la manière dont les migrants qualifient leur geste: «Que ce temps-là n'était rien dans une vie. Qu'elle (la femme de *Vittoria*) se souviendrait bientôt de cette traversée comme d'une incroyable épopée.» (Gaudé, 2006: 20)

L'impression générale qui s'installe tient à l'admiration éprouvée pour une série de marques de courage et de volonté dont doivent faire preuve les migrants dans l'espoir d'une vie meilleure. A ce propos, ce que le commandant voit dans le visage de la femme de *Vittoria* est très parlant:

Il repensait à son visage. Il y avait en elle une beauté solide et dure, la beauté de ceux qui ont décidé de leur route et s'y tiennent. La beauté que confère au regard la volonté. C'était bien cela. Elle était comme un bloc dur de volonté. Son désir lui illuminait le visage. Il se sentait

vide par rapport à elle. D'un vide confortable qui le dégoûtait. (Gaudé, 2006: 31)

En effet, «le visage d'autrui est la manière dont se présente l'Autre, dépassant l'idée de l'Autre en moi» (Levinas, 1991: 51). Si le commandant a accepté de lui donner une arme c'est parce qu'il est attiré par sa volonté. De ce fait, l'intrigue du roman nous permet d'interroger les façons dont le migrant est traité comme Autrui.

3- Les stratégies face à l'autre:

La focalisation sur les modalités du voyage des migrants clandestins dans les deux romans permet de constater l'interaction avec l'altérité sous différents aspects.

a- La réification de l'autre

Le point commun sur lequel ont mis l'accent les deux romans est la représentation des comportements inhumains des passeurs:

Nous étions contents de pouvoir enfin détendre nos jambes et respirer à pleins poumons mais avant même que nous ayons le temps de regarder autour de nous, ils se sont mis à nous insulter. Deux hommes avaient sorti des armes. Des pistolets qu'ils brandissaient ostensiblement. Le troisième est passé parmi nous et a commencé à crier. Il nous a hurlé de sortir notre argent. Tout notre argent, disait-il. Comme si nous en avions des monceaux dans nos poches. (Gaudé, 2006: 89)

Ce type de comportement manifeste bien l'instrumentalisation de l'autre: le migrant n'est pour les passeurs qu'un objet parmi d'autres objets et leur seule obsession est l'argent. En effet «dans un monde — le monde du néolibéralisme triomphant— où le progrès ne se mesure qu'à l'aune de la rentabilité immédiate, l'altérité ne peut être qu'une autre forme de marchandise.» (Durante, 2004: 40).

De même, dans *La Rencontre à Kuala Lumpur*, Ghazal est la victime de ces passeurs:

On n'a pas avancé un peu que les comportements des passeurs avec nous ont changé. Ils chuchotaient, changeaient sans cesse le trajet. Enfin,..., donc,..., ils nous ont amenés à l'une des milliers d'îles de l'Indonésie et ils nous ont vendus à des trafiquants qui transportaient des drogues au lieu des hommes... Je suis écrasée, détruite... plusieurs fois, ils ont violé...Hélène et moi. Tout était fini pour nous. C'était un cauchemar au sens propre du mot.» (Ghalamkari, 2016: 204)

Cette mise en scène de la sauvagerie des passeurs, en même temps qu'elle est représentative de la confrontation avec l'Autre, est une critique du durcissement des contrôles douaniers qui poussent les migrants à se confier à des gens qui s'enrichissent sur la misère des hommes qui ont quitté leur pays dans l'espoir de trouver une meilleure vie ailleurs.

b- La tension altéritaire

Si d'une part, nous sommes devant la représentation des passeurs qui jettent un regard mercantile sur le migrant, d'autre part, nous pouvons remarquer la fascination du commandant devant le geste des migrants qui lui apparaît comme majestueux. Il est poussé à déchiffrer le sens de leur départ. Il a tant intériorisé l'altérité que l'idée de l'Eldorado est devenue sa hantise:

Ces hommes-là avaient été assoiffés. Ils avaient connu la richesse de ceux qui ne renoncent pas. Qui rêvent toujours plus loin. Le commandant regarda autour de lui. La mer s'étendait à ses pieds avec son calme profond. L'Eldorado. Il sut, à cet instant, que ce nom lointain allait régner sur chacune de ses nuits. (Gaudé, 2006: 84)

La fascination du commandant par leur geste marque déjà une tension altéritaire; en effet le terme "autre" qui vient du latin *alter* en nous faisant

penser aux mots 'altérer', 'altération', 'alternatif', 'alternative' est associé aux idées de changement d'état, ou de changement qualitatif en bien ou en mal, de succession, d'opposition et de choix. (Jodelet, 2005). Ici, le changement d'idée ou de vision du monde du commandant se réalise sous l'effet de l'altérité. En effet, «située au sein du même, l'altérité suppose une certaine rupture et parfois une menace pour l'intégrité.» (*Ibid.*)

Les rencontres du commandant avec les immigrants et le constat de leur condition le plongent dans de profondes réflexions. Il en conclut une certaine absurdité:

Quel étrange métier... Nous sauvons des vies. Nous partons à la recherche d'hommes perdus qui se noieraient sans notre aide ou crèveraient de faim, des hommes qui nous espèrent de toute la force de leur vie et dès que nous les trouvons, chacun se regarde avec crainte. Ni embrassade, ni joie d'avoir été plus rapide que la mer. Nous cherchons des hommes sur les flots et dès que nous les trouvons, nous redevenons des policiers sévères. Aux arrêts. C'est cela qu'ils attendent. Que je les mette aux arrêts... (Gaudé, 2006: 57)

En effet, son statut est devenu oxymorique. Il est à la fois le sauveur et le bourreau. D'une part, il constate la nécessité de la migration chez ces immigrants, d'autre part, il croit à sa responsabilité qui est la protection des frontières. C'est d'une certaine façon la problématisation de la question de l'hospitalité qui est devenue un geste polémique, et donc politisable à notre époque (Agier, 2011: 104).

Le caractère ambivalent du commandant fait du roman le lieu de la confrontation de deux sociogrammes. Rappelons que le sociogramme est un «ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles centrées autour d'un noyau, en interaction les unes avec les autres» (Duchet, 1992: 106). Ainsi, la rencontre d'Autrui a mis le commandant devant un dilemme: d'une part, il a ses idées nationalistes, qui, dans leur entendement politique basent sa société sur des valeurs nationales et pour lesquelles la présence

étrangère au sein de la nation pourrait être comptée comme une sorte de menace; mais d'autre part, le commandant est tenté par sa responsabilité humaine.

La confrontation de ces deux sociogrammes montre que les considérations d'ordre humain lui sont plus importantes que l'idéologie nationaliste. «Être Moi, signifie, dès lors, ne pas pouvoir se dérober à la responsabilité, comme si tout l'édifice de la création reposait sur mes épaules. Mais la responsabilité qui vide le Moi de son impérialisme et de son égoïsme- fut-il égoïsme du salut- ne le transforme pas en moment de l'ordre universel, elle confirme l'unicité du Moi. L'unicité du Moi, c'est le fait que personne ne peut répondre à ma place.» (Szymkowiak, 2015: 128)

C'est ainsi qu'il passe de l'accusation des immigrants à l'autocritique:

Je me dis que je ne suis que la malchance, le visage laid de la malchance. Ceux que j'attrape ne sont qu'une infime partie de ceux qui tentent la traversée. Ceux que j'intercepte sont ceux qui n'ont même pas la chance de leur côté. Depuis près de vingt ans, je promène ma silhouette sur la mer et je suis le mauvais œil qui traque les désespérés. C'est de cela que je suis épuisé. (Gaudé, 2006: 49-50)

La mise en question de soi est précisément «l'accueil de l'absolument autre. L'épiphanie de l'absolument autre est visage où Autrui m'interpelle et me signifie un ordre... C'est sa présence qui est une sommation de répondre. Le Moi ne prend pas seulement conscience de cette nécessité de répondre, comme s'il s'agissait d'une obligation ou d'un devoir particulier dont il aurait à décider.» (Szymkowiak, 2015: 128). Et c'est ainsi que le commandant ne peut plus tolérer sa mission, tout lui pèse. Pour mettre un terme à ses obsessions, il décide de changer son parcours en prenant le statut d'un immigrant clandestin. Ce changement de statut annonce une sorte de révolte contre les règles frontalières chez celui qui est la muraille de l'Europe. C'est ainsi que le commandant apparaît comme un être paratopique: paratopie identitaire et spatiale. «La paratopie d'identité-

familiale, sexuelle ou sociale- offre toutes les figures de la dissidence et de la marginalité, littéral ou métaphorique: mon groupe n'est pas mon groupe [...] De même, la paratopie spatiale est celle de tous les exils: mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois je ne suis jamais à ma place.» (Maingueneau, 2004: 86-87).

Le commandant lui-même a mis l'accent sur sa paratopie identitaire au moment où il déclare son altérité du dedans: lui qui employait le mot «nous» pour désigner ses collègues, se sent maintenant étranger à eux et c'est avec distance qu'il les désigne:

Ces hommes, si familiers autrefois, lui étaient maintenant comme étrangers. Il les côtoyait avec distance. Il n'arrivait plus à rire avec eux, ne parvenait plus à s'intéresser véritablement à eux. Il les observait de loin, sans les comprendre. [...] Il n'était plus tout à fait en lui, comme s'il se décollait de sa vie. "Les hommes de l'équipage s'en rendent-ils compte? pensa-t-il. Sûrement." Il le voyait dans leur regard. Mais cela lui était égal. Il ne se sentait pas la force de dissimuler. (Gaudé, 2006: 73)

La mutation de «nous» en des êtres étrangers annonce l'altérité du dedans et cela justifie la désignation du commandant comme un être paratopique. L'immigré est la plupart du temps originaire d'un pays pauvre, sous-développé, «sauvage», du tiers-monde, etc. Mais dans *Eldorado*, le commandant est un Européen qui part vers un pays pauvre. Ce départ d'un pays européen pour un pays pauvre pourrait ainsi être considéré comme un mouvement contestataire. En prenant le statut d'un immigré, le commandant, le gardien des portes européennes, met en œuvre une virulente critique de la politique frontalière, ce qui résonne avec le caractère paratopique. Comme si des considérations de nationalisme et des problèmes d'amour-propre national lui seraient devenus moins importants que les questions de l'humanité. Sa révolte est une sorte d'engagement en faveur de l'humanité. C'est ainsi que Sayad a formulé ce choix entre les valeurs morales et la

politique dans la question de la migration: «Si la politique, pour pouvoir être constituée comme politiquement politique, a besoin d'être distinguée de la morale, c'est l'objet immigration lui-même qui se dérobe à toute politique autonome, séparée de la morale. La seule politique possible en matière d'immigration n'est-elle pas, précisément, l'absence de politique?» (Sayad, 1999: 35). En effet, le commandant est pour les misérables et les opprimés qui se révoltent contre leur société d'origine dans le but de revendiquer leurs droits d'être humains. Les propos de Soleiman quand il réussit à passer la frontière mettent bien en évidence la condition misérable des migrants:

Nous ne laissons rien derrière nous, qu'un manteau lourd de pauvreté. Tout va commencer maintenant. Pour moi et Boubakar. Un continent est à venir. Nous laissons celui-là brûler, dans la nuit marocaine. Ces étincelles qui montent dans le ciel, ce sont nos années perdues dans la misère et les guerres intestines. (Gaudé, 2006: 155)

Cette déclaration montre bien que l'objectif de sa migration n'est rien que l'accès à ses droits d'être humain. Humainement, il faut que tout le monde ait le droit de vivre dans un pays développé, c'est la raison pour laquelle au moment où Soleiman passe la frontière, il invite ses compatriotes à l'immigration:

Je suis passé. Je regarde les flammes monter dans la nuit et je recommande mes frères au ciel. Qu'il leur soit donné de franchir les frontières. Qu'ils soient infatigables et bienheureux. Pourquoi ne tenteraient-ils pas leur chance eux aussi, encore et encore? Que quittent-ils de si enviable? (Gaudé, 2006: 155)

De même, dans *La Rencontre à Kuala Lumpur*, l'expérience tragique de Ghazal l'a poussée vers le choix de devenir guide pour les immigrants et de cette façon, de les protéger et de faciliter leur immigration d'une manière

légale: «Je n'ai envie que personne ne devienne errant dans un pays étranger c'est la raison pour laquelle je me suis ainsi consacrée à ce travail.» (Ghalamkari, 2016: 211).

Tous ces mouvements en faveur des migrants sont la mise en question des règles difficiles de la frontière. Et les diverses visions présentées par les personnages dans les deux romans mettent d'une certaine manière l'accent sur de nouveaux rapports humains où dominent les valeurs humaines comme la fraternité et la justice. Ce qui pousse vers la réflexion sur la possibilité du «monde en tant que monde».

c- La politique de solidarité

L'expérience des personnages des deux romans, soit comme migrant clandestin ou comme celui qui rencontre ces voyageurs indésirables, les amène à une prise de position en faveur de ceux qui n'ont pas eu l'occasion de naître dans un pays calme et développé. Ils veulent déclarer que le monde entier est leur patrie. Ghazal et le commandant le prouvent aussi par leur action. Dans *Eldorado*, le commandant arrivé en Afrique rencontre Soleiman qui le confond avec une ombre de Massambalo, le dieu des immigrés, et le commandant, de son côté, se prête au jeu et prend le statut de l'ombre de Massambalo:

Depuis son arrivée en Libye, il savait qu'il ne trouverait aucune terre à sa convenance. L'Eldorado n'était pas pour lui. Il y avait cru un temps, mais il avait fini par comprendre que ce n'était pas cela qu'il recherchait, mais bien plutôt un évanouissement au monde. Face à ce jeune homme, il comprenait que l'Eldorado existait pour les autres et qu'il était en son pouvoir de faire en sorte qu'ils ne doutent pas de leur chance. Eux aspiraient à des pays où les hommes n'ont pas faim et où la vie est un pacte avec les dieux. La fièvre de l'Eldorado, c'est cela qu'il pouvait transmettre. (Gaudé, 2006: 160)

C'est ainsi que le commandant apparaît de nouveau comme un être paratopique, mais cette fois à l'image de l'écrivain. Dominique

Maingueneau dans *Analyse du discours*, après avoir précisé le concept de paratopie, donne une nouvelle définition de la relation entre l'écrivain, le texte et la société. En effet, «...même si l'œuvre a prétention à l'universel, son émergence est un phénomène fondamentalement local, et elle ne se constitue qu'à travers les normes et les rapports de force des lieux où elle advient. C'est dans ces lieux que se nouent véritablement les relations entre l'écrivain et la société, l'écrivain et son œuvre, l'œuvre et la société. (Maingueneau, 2004: 74). Gaudé, écrivain européen qui a constaté le misérable état des migrants en Europe et surtout en France, a été sensibilisé à cette question et a essayé de traiter ce thème de la migration non seulement dans ses œuvres littéraires *De sang et de lumière* et *Eldorado* mais aussi dans ses activités sociales comme son reportage au camp de Kawergosk en Irak ou son regard sur les camps de réfugiés du Nord de la France:

Regardez-le s'en aller au loin, *Spirit of France* — l'esprit de France.
La République a laissé tomber un peu d'elle-même dans la boue de
Grande-Synthe. Ci-gît l'Europe et son concert d'égoïsmes.
La France est peureuse et l'Europe tout entière prend des airs de
fossoyeur. Mais ne nous y trompons pas: ce qu'on enterre avec nos
bulldozers, ce ne sont pas les tentes des migrants, c'est la passion
européenne..

C'est ainsi qu'il a été amené à donner son avis face à la réponse politique européenne apportée aux migrants venus du reste du monde. De même, dans son livre *Nous l'Europe*, en s'adressant aux Européens: " Qui sommes-nous maintenant?" il essaie de préciser ce que l'Europe devait être et ce en quoi elle a déraillé (Gaudé, 2019: 128-130). Selon Gaudé, face aux migrants arrivés en Europe, deux questions se posent aux Européens; la première traite de l'humanitaire et la deuxième des relations qu'ils souhaitent avoir avec ces migrants. Ce sont exactement les questions auxquelles le commandant a essayé de répondre en prenant le statut de l'ombre de Massambello; quelqu'un qui donne l'espoir aux migrants. En devenant

l'ombre de Massambalo, non seulement il donne à Soleiman de l'espoir pour continuer son voyage, mais lui aussi se sent bien et il ne sent plus le fardeau qui pesait déjà sur son dos. Ce choix prouve que la véritable mission intérieure de Salvatore est de sauver les vies, exactement comme le signifie son nom, Salvatore, le Sauveur.

Dans *La Rencontre à Kuala Lumpur*, c'est Ghazal qui apparaît comme un être paratopique. En effet, en prenant une nouvelle identité, Hélène, elle devient le guide des immigrants. En changeant son identité elle est devenue une autre personne et elle s'est remariée. Le prénom qu'elle a choisi est en harmonie avec sa mission qui se résume à aider les migrants. Hélène signifie la lumière et la clarté.

Le commandant et Ghazal commencent par une révolte individuelle pour arriver à une révolte collective. À la fin du roman, les derniers mots que le commandant prononce au moment où un camion l'écrase sont très significatifs:

L'Eldorado était là. Il ne fallait pas tarder. Son corps resterait sur le bord de la route, comme la carcasse d'une vache que le vent caresse jusqu'à l'éparpillement. C'était juste. Que les camions roulent dans la nuit. Il ne fallait pas renoncer au voyage. L'Eldorado. Il avait ce mot sur les lèvres. Il convoqua la foule des visions qui l'assaillaient et il parla avec une volonté qu'il ne s'était plus connue depuis des années. Il leur dit de partir, sans attendre, à l'assaut des frontières. De tenter leur chance avec rage et obstination. Que des terres lointaines les attendaient. Oui, c'est cela qu'il murmura à la poussière. Que l'Eldorado était là. Et qu'il n'était pas de mer que l'homme ne puisse traverser. (Gaudé, 2006: 163)

Compte tenu de ce discours, la mort du commandant signifie symboliquement l'abolition des frontières. C'est un véritable dépassement de soi. Que reste-t-il du commandant Piracci? Rien. Il a quasiment disparu de lui-même. Il a relié la mort à la vie, l'a présentée comme nécessaire à tout

renouvellement. C'est le mouvement de destruction et reconstruction. La mort du commandant est une sorte de sacrifice. C'est là qu'intervient la notion de «fraternité».

Dans *la Rencontre à Kuala Lumpur*, Ghazal en changeant son statut et en prenant l'identité d'Hélène, tue Ghazal d'une certaine manière:

Personne n'accepterait cette Ghazal froissée, cette victime. Il faut que
tout le monde me croie morte... (Ghalamkari, 2016: 206)

Ce pour quoi se dressent les personnages de deux romans, ce sont les principes de justice, d'égalité, de respect des droits et des libertés de toute personne, immigrée ou autochtone. Dans *Eldorado*, la mort du commandant et dans *la Rencontre à Kuala Lumpur*, la mort symbolique de Ghazal et la naissance d'une personne dont le seul souci est d'aider les immigrants expriment d'une certaine manière le souhait de créer une société ouverte sur le monde où rien ne remet en cause l'égalité. «[...] les fins heureuses de la fiction semblent fausser notre sens de la réalité. Elles nous font croire en un mensonge: que le monde est plus juste qu'il ne l'est effectivement. Mais la croyance dans ce mensonge a des effets importants pour la société – et il se peut même qu'il aide à expliquer pourquoi les êtres humains ont commencé à raconter des histoires.» (Gottschall, 2012, cité in Géfen, 2017: 177) C'est la raison pour laquelle nous pouvons dire que dans les deux romans il s'agit de la création d'un monde où l'égalité est possible.

Le discours néo-humaniste qui domine dans ces récits est la manifestation de ce que la littérature veut «faire face au monde». À notre époque qui se caractérise par la crise des valeurs et à sa suite «le déclin des fonctions collectives», l'entrée du social dans la littérature annonce une nouvelle forme de l'engagement mais non pas au sens sartrien du terme. En effet, la conception de la notion de l'engagement dépend du temps et du contexte auxquels appartient l'écrivain: «"l'espace des possibles" dans lequel se meut l'écrivain n'est pas identique à chaque époque; il est en constante mutation et ne cesse de se reconfigurer, donnant à chaque période de l'histoire

littéraire son profil singulier. Aussi la définition de ce qu'est la littérature engagée se singularise-t-elle du même pas que l'espace des possibles dans lequel elle s'inscrit.» (Denis, 2000: 27). Quand nous parlons de l'engagement, il s'agit du moment où la littérature «"désigne les modalités et les formes selon lesquelles l'écrivain, dans ses œuvres est susceptible de participer au débat politique ou aux luttes sociales: elle est également porteuse de valeurs, au sens où elle représente une injonction faite aux écrivains, un appel à leur responsabilité, qui leur commande de quitter leur "tour d'ivoire" pour entrer dans l'arène qu'est le débat public.» (Denis, 2006).

Cette littérature attentionnelle que Gefen qualifie en termes de "thérapeutique" de l'écriture en activant nos capacités à l'empathie «nous conduit à changer de position affectivement et intellectuellement. [...] C'est par l'empathie que nous pouvons prendre conscience des difficultés et des souffrances d'autrui et y participer. C'est donc autant par le sentiment que par la raison que nous découvrons l'égalité.» (Gefen, : 153). Selon Gefen, dans cette direction, la littérature française s'affilie très directement à ce qu'on appelle outre-Atlantique l'éthique du care. (Gefen, 2017: 157). De même le résultat de cette étude comparée nous permet de pouvoir parler aussi de la littérature du care dans la littérature persane à travers des romans comme celui de Nasser Ghalamkari. Les éthiques du care se définissent comme «une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible» (Tronto,2009: 143, cité dans: Gefen, 2017: 157)):

[...] un matériau thématique privilégiant les subalternes et les êtres privés de parole: à la différence de la préoccupation traditionnelle du roman pour les «minuscules» ou les pauvres, c'est une infériorité communicationnelle à laquelle s'attaque l'écrivain: suggérant la reconnaissance d'une autonomie au sein de la dépendance, la théorie

du care consonne d'autant mieux avec la littérature qu'elle est une théorie morale asymétrique, qui ne suppose pas l'échange complet des positions ni la ressemblance absolue, mais une modification de l'attention dirigée vers de nouvelles questions et de nouveaux sujets. (Tronto, 2009: 143)

Ce qui accentue cette qualification de littérature de care pour ces deux romans est que derrière des discours qui mettent en question le durcissement des politiques migratoires, il y a une certaine critique des relations interhumaines. En effet, les deux romans sont présentatifs d'un sujet qui souffre de la solitude. Dans *la Rencontre à Kuala Lumpur*, nous voyons ce sentiment de solitude chez la plupart des personnages: Behdad pendant son voyage avait besoin d'être soutenu par sa famille, surtout par son père:

J'ai pensé de nouveau à ma famille. Pourquoi papa n'a pas pris le combiné et il ne m'a pas parlé? À sa place, je ne laissais pas mon fils être affligé mentalement, surtout si je comprenais qu'il est devenu errant sans aucune aide à l'autre bout du monde, au moins, j'essaierais de fermer les yeux sur sa faute. (Ghalamkari, 2016: 57)

Ghazal aussi a souffert d'une profonde solitude:

Pour une femme seule qui n'a pas d'argent, loin de son pays, il ne reste beaucoup de choix pour manger à sa faim ... A Jakarta, plusieurs fois, par la force de la faim et de la pauvreté, je voulais téléphoner chez moi. Je suis allée quelques fois jusqu'à l'ambassade de l'Iran à Jakarta mais de nouveau, j'ai renoncé. Personne n'accepterait cette Ghazal froissée, cette victime. Il faut que tout le monde me croie morte... (*Ibid.*: 206).

Ici encore on est témoin de la solitude d'une femme dans une société qui n'a pas de tolérance pour une femme violée, et c'est ainsi qu'elle cherche refuge chez des étrangers parce qu'elle a besoin de leur protection: «Je leur

ai dit que j'avais perdu mon mari au milieu de l'océan et que j'avais été violée. Et si je retournais dans mon pays, ma famille ne m'accepterait pas et peut-être qu'ils me maltraiteraient.» (*Ibid.*: 207)

Shohreh (la jeune fille que Behdâd rencontre dans le vol de Téhéran vers la Malaisie), qui a pour plan une immigration illégale avec un faux passeport, est aussi la représentation d'une jeune fille qui cherche à se débarrasser de sa solitude, sentiment qui est à l'origine même de son émigration. Voyager, pour elle, c'est transgresser: «la frontière devient le lieu de la transgression pour le mélancolique.» (Durante, 2004: 171). Le jugement que Behdâd porte sur elle met l'accent sur ce sentiment de solitude: «Je sens qu'elle aime être protégée par quelqu'un». (Ghalamkari, 2016: 68), tout comme ce qu'elle dit d'elle-même: «C'est bon d'avoir quelqu'un qui s'inquiète pour toi, non?» (*Ibid.*: 69).

Les personnages d'*Eldorado*, eux aussi, souffrent de la solitude; le jeune Soudanais Soleiman représente un jeune homme d'une génération qui se sent abandonnée par son État, et c'est ainsi que partir clandestinement au risque de perdre la vie peut être la réponse possible au mal-être: «Le départ en ce cas s'inscrit dans un processus d'affaiblissement du sentiment d'appartenance nationale qui peut se muer en déni.» (Sayad, 1991: 55). Soleiman décrit brièvement, en deux mots, l'état de son pays et ce qu'il a fui: «la misère et les guerres intestines». Même si le Soudan est un grand pays, ces deux mots résument la part qui en revient à Soleiman et son frère. Sentiment d'abandon, phobie de la solitude... c'est là où il a puisé le courage pour partir. Il s'agit alors d'accompagner son frère:

Au bout de combien de semaines ou de mois de périple atteindrons-nous l'Europe? Je ne sais rien de la fatigue qui nous attend demain. Je ne sais pas de quelle force il faudra être pour réussir ce long voyage ni si je serai à la hauteur, mais je n'ai pas peur. Je suis avec mon frère. Tout le reste n'a pas d'importance. Les humiliations. L'argent. Le temps. Nous tiendrons au-delà de tout cela. (Gaudé, 2006: 36)

Soleiman insiste sur l'importance d'être ensemble et l'on est témoin de la résonance de ce thème dans tous ses discours. Même, le titre du premier chapitre, «Tant que nous serons deux», où Soleiman est le personnage-narrateur, insiste sur le principe de l'unité. Et dans l'absence de son frère, c'est le collier de celui-ci qui joue pour lui le rôle d'un accompagnant: «J'ai besoin d'appui. C'est alors que Jamal enlève de son cou un collier et me le tend.» (Gaudé, 2006: 69). Dans le dernier chapitre «Frères d'enfer», où Soleiman raconte comment il a réussi à franchir la frontière, son insistance est mise sur la collectivité. Selon lui, Boubakr (son compagnon de voyage) et lui-même n'ont réussi qu'ensemble: «Il pleure comme un enfant. Je voudrais lui parler, lui dire qu'il avait tort: nous ne sommes pas passés parce que Dieu l'a voulu, mais parce que nous avons gardé un œil l'un sur l'autre.» (Gaudé, 2006: 152). Ici leur solidarité en tant que notion morale est représentative d'une forme d'espoir pour les dominés qui, forts de leur union, auraient ainsi plus de chance de se faire entendre des dominants. (Grox, 2003: 189) Et le mot «frères» dans le titre de ce chapitre résonne avec cette idée de collectivité et de fraternité.

De même, si Salvatore Piracci a pu renoncer à sa vie tranquille et aisée en Sicile c'est parce qu'il n'avait personne: «Oui, décidément, il était seul. Le fils de plus personne. Ni père, ni mari. Un homme de quarante ans qui mène sa vie sans personne pour poser un regard dessus. Il allait persévérer dans l'existence, réussir ou échouer sans que nul ne hurle de joie ou ne pleure avec lui.» (Gaudé, 2006: 10). Cette solitude donne un aspect tragique à sa vie. A bout de souffle, il essaie de trouver un baume pour ses blessures et le départ est une manière d'échapper au vide de son existence.

Ces personnages sont les représentants littéraires d'une société qui souffre de l'inhumanité et de la solitude. Ce problème est si cruel que les auteurs l'ont placé dans la profondeur de leur œuvre; la solitude de l'homme d'aujourd'hui et le manque de solidarité constituent ainsi le côté implicite de notre corpus. C'est ainsi que la fraternité apparaît comme une préoccupation majeure à notre époque et nombreuses sont les publications récentes qui ont

traité de ce thème: *Le Moment fraternité* (2009) de Régis Debray, *La Fraternité, pourquoi?* (2019) d'Edgar Morin ou encore l'essai poétique de Patrick Chamoiseau *Frères migrants* (2017) où il réclame "une politique de soin" (Chamoiseau, 2017: 119).

Ainsi ce recours aux idées de solidarité et de fraternité en lien avec l'altérité dans la littérature est d'une certaine façon le développement des capacités de communication intersubjective pour conduire le lecteur à changer de position affectivement et intellectuellement. La fiction devient un exercice de nos capacités prosociales, en vue d'améliorer «notre capacité à comprendre autrui; elle promeut une moralité profonde, qui transcende les croyances religieuses et politiques.» (Gottschall, 2012, cité in Géfen, 2017: 177).

Conclusion

La façon dont a été conceptualisée l'altérité dans ces deux romans a montré comment l'œuvre littéraire pourrait être le lieu de la rencontre entre des êtres privés de parole (ici, les immigrés clandestins) et le monde entier.

L'écho du phénomène de l'immigration qui est devenu l'enjeu majeur de la vie politique et sociale des sociétés contemporaines dans la littérature et la création d'une littérature sur la migration annonce déjà l'intervention de la littérature dans la présentation de la réalité. Cette réinscription du réel est une sorte d'interrogation sur ce que sont aujourd'hui la place et la condition de l'étranger dans le cadre de la mondialisation humaine en cours.

Les romans étudiés ici, en faisant cheminer le lecteur avec les clandestins et le faisant expérimenter ce qu'ils ont vécu, lui permettent l'accès à l'intériorité d'autrui et l'enrichissement d'un processus de réflexion sur ce phénomène mondial. Les deux écrivains, malgré leur style différent, offrent le même type de discours, ils expriment le même mode de pensée; ils accusent le rejet des étrangers et les discours stigmatisant à l'égard des immigrés. La fiction dans notre corpus est devenue un prétexte pour mettre en œuvre une idéologie; les deux romans veulent partager cette idée que le

monde doit être notre patrie. En réagissant à une question d'actualité les deux romans sont représentatifs de l'engagement situationnel. L'image de l'autre, qui est souvent stéréotypée, prend dans notre corpus une nouvelle dimension, l'autre apparaissant comme «une exigence de complémentarité». C'est de là que vient la référence aux idées de fraternité et solidarité, qui demeurent mises en tension dans notre époque qui est celle de la crise de l'humanisme. L'histoire racontée dans ces deux romans est celle du regard. Et le «care», le soin que l'on prend d'Autrui et qui apparaît comme le but essentiel de ces deux romans annonce une nouvelle forme de l'engagement. C'est la raison pour laquelle on peut parler de la littérature attentionnelle non seulement en France mais aussi en Iran à travers ces œuvres. En effet, les deux auteurs appartenant à deux contextes totalement différents ont été sensibilisés à une même question à dimension sociale et ont essayé de montrer les tensions que suscite ce mouvement problématique.

Le point remarquable est que les auteurs non seulement ont surfé sur le mouvement migratoire comme une question d'actualité, mais ils ont essayé de traiter d'autres questions essentielles de notre monde à travers l'image du sujet migrant. Par exemple la question du Sida dans *Eldorado* ou la question du décalage générationnel dans *La Rencontre à Kuala Lumpur*. Au sein de ces questions on peut également relever une autre dimension de la question d'altérité, ce que nous envisageons de traiter dans une étude ultérieure.

Bibliographie

- Agier, Michel (2011), *Le couloir des exilés. Etre étranger dans un monde commun*, Vulaines, Editions du Croquant.
- Bhabha, Homi K. (2007), *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot et Rivages.
- Chamoiseau, Patrick (2017), *Frères migrants*, Paris, Seuil.
- Denis, Benoit (2000), *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil.

- _____ (2006), «Engagement et contre-engagement. Des politiques de la littérature», (2006), In Kaempfer, Jean-Marie, Florey, Sonya, Meizoz, Jérôme (éds.) *Formes de l'engagement littéraire (XVe-XXIe siècles)*, pp. 103-117. Lausanne, Antipodes.
- Duchet, Claude, et al. (1992), *La Politique du texte: enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires du Septentrion.
- Durante, Daniel Castillo (2004), *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ.
- Gaudé, Laurent (2006), *Eldorado*, Paris, Actes Sud.
- Gaudé, Laurent (2019), Rencontre avec les élèves de lycée français Vincent Van Gogh, La Haye-Amsterdam, novembre 2019. URL: <https://lfvvg.com/vie-etablissement/2019/11/laurent-gaude/>
- Gefen, Alexandre (2017), *Réparer le monde (La littérature française face au XXIe siècle)*, Paris, Corti.
- Ghalamkari, Nasser (1395/2016), *Rencontre à Kuala Lumpur*, Téhéran, Cheshmeh.
- Glissant, Edouard (1990), *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.
- Gottschall, Jonathan (2015), «Why Fiction Is Good for You», *The Boston Globe*, 29 avril 2012, URL: http://articles.boston.com/2012-04-29/ideas/31417849_1_fiction-morality-happy-endings.
- Jodelet, Denise (2005), "Formes et figures de l'altérité", in Margarita Sanchez-Mazas et Laurent Licata (dir.), *L'Autre: Regards psychosociaux*, pp. 23-47. Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, Collection: Vies sociales.
- Kristeva, Julia (2007), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.
- Levinas, Emmanuel (1991) *Totalité et Infini: Essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche (1^{ère} éd. 1961).
- Maingueneau, Dominique (2004), *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- Mazzella, Sylvie (2014), *Sociologie des migrations*, Paris, PUF, Que sais-je.
- Maspero, François (1990), *Les passagers du Roissy-express*, photographies réalisées par Anaïk Frantz, Paris, Seuil.
- Sayad, Abdelmalek (1991), *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité* (1. L'illusion du provisoire), Bruxelles, De Boeck.

_____ (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.

Szymkowiak, Mildred (2015), (ed.) *Autrui*, Paris, Flammarion.

Tronto Joan (2009) *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* (préface inédite de l'auteure), Paris, La Découverte, [1993].

Westphal, Bertrand (2007), *La Géocritique (Réel, Fiction, Espace)*, Paris, Minuit.

